

**Anne-Sophie
Subilia
Parti
voir
les bêtes**



ZOE

PARTI VOIR LES BÊTES

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Jours d'agrumes, L'Aire, 2013

Qui-vive, Paulette éditrice, 2016

ANNE-SOPHIE SUBILIA

PARTI VOIR LES BÊTES

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient l'État de Vaud d'avoir accordé
son soutien à la publication de ce livre.*



L'auteur remercie Marie-Jeanne Urech,
Amélie et Xavier pour leur attention à ce texte,
ainsi que la Fondation Leenaards pour son soutien
à l'écriture de ce livre.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2016
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © Camille Grégoire
ISBN 978-2-88927-320-1
EPUB ISBN: 978-2-88927-557-1
PDFWEB ISBN: 978-2-88927-558-8

Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.

à Margaux et Arsène

*S'engager à fond semble être la condition nécessaire
au moindre accomplissement en cette vie*

Jim Harrison, *La route du retour*

Depuis les carreaux de ta cuisine, qu'il s'agirait de laver un jour, la vue donne sur quelques vieux jardins en cascade. En ce temps-ci de l'année, aucun poireau ne flanche, ni l'oignon. Au contraire, ils tiennent bien droit sur eux-mêmes, et la vieille gréliche qui en est la propriétaire les arrache un à un pour ses potages de la semaine. Le reste fait des bosses sous la neige.

Le coq de Vladek déchire le feutre de la nuit. Depuis sa butte, il crie et envoie valdinguer le dindon et la volaille au complet. Ce coq perché t'aura tiré du lit un matin de plus. En ton for intérieur, tu lui dois une fière chandelle pour ça, et à plus forte raison pour t'avoir mis dans les oreilles l'épais silence qui entoure son cri. Ce restant de silence, avant que les choses recommencent, avant que la journée s'en empare et kidnappe la paix, t'est devenu tellement précieux! Mais voilà, le passage des premières voitures finit de te réveiller. Tu rouspètes par habitude. Tu entrouvres la fenêtre pour regarder janvier et son relief craquelé. Le coq rechante. C'est la nouvelle année, 365 jours sonnants. La nouvelle année avec ses taches bleues et roses

comme des pièces d'étoffe incrustées dans le stratus, et sa lumière rasante certains matins comme celui-ci. On entend presque craquer la grange, la fontaine des voisins (ou alors c'est dans ta tête...). Tu te demandes si tu as manqué le train des bêtes et le coup d'envoi de Maxime et Jonas. La moitié du village, une petite moitié, hiberne comme toi, en gardant l'œil fendillé sur les choses. Sentir cet œil te suffit à ne plus savoir s'il vaudrait mieux pour toi que tu repartes ou non.

Tu dis que c'est une contrée à deux vitesses, faite pour des cœurs différents. Le fil des ans la coupe en deux. Aujourd'hui, la fracture est visible à l'œil nu. Elle se manifeste à travers de petites choses: par exemple, quand le coq chante, mais que tout le monde s'en fout.

D'un côté, il y a ce que tu refuses de comprendre: pourquoi les gens ne se promènent plus à pied, pourquoi ils veulent tous une maison, pourquoi ensuite on ne les voit plus de la journée et que la maison reste close jusqu'à ce qu'ils rentrent à toute allure pour y dormir, pourquoi plus personne ne grimpe aux arbres, pourquoi le parc à jeux est vide, etc. Et d'un autre, il y a ce que tu aimes. Ta contrée sent fort. La bête, la paille, la châtaigne. Ça sent la transhumance, le foin qui roule dans l'écurie. Ça travaille avec les saisons. Sur l'heure du midi, la fourche reste piquée dedans longtemps. Ça t'embrume comme un trésor.

À l'extrême sud de cette contrée se trouve un lieu-dit au petit nom imprononçable pour les simples

gens de passage: la Gloye. Ce lieu-dit, c'est ton village, à demi perché sur une butte. Il a ses commodités usuelles: une enfilade de fontaines en pierre, une place de jeux sous les arbres, un café qui fait restaurant avec plat du jour et télé sans le son allumée sur les news américaines, une boulangerie-fromagerie faisant office depuis peu d'épicerie 7/7. Il a aussi sa laiterie construite en 1976 (selon une date en fer forgé), sa pompe à essence et son champ de fleurs en self-service. Et puis il possède son propre système d'autobus scolaire et son rond-point, qui n'est encore qu'un carrefour de fortune fait de blocs en béton, mais l'officiel, le fleuri, ne devrait pas tarder à venir. Bref, la Gloye carbure.

C'est curieux, parce que jamais personne n'y a trouvé grand-chose. Du grès et de la molasse, certainement – et les paquets de boue vendus avec. Mais pour le reste, à part l'herbe et le bois... Pourtant, il a bien dû se produire des trouvailles pour que les camions défilent maintenant les uns après les autres, qu'ils empruntent à grand bruit le giratoire et ressortent ensuite de la carrière avec de la caillasse par mètres cubes servant à l'industrie, aux villas mitoyennes, aux locatifs qui poussent en cercles concentriques. Toi, tu te demandes si ça va s'effondrer un jour, mais tu constates que pour le moment, ça carbure.

Devant la ferme-aux-chats, tu mets de côté cette histoire de carrière. Les petites bêtes donnent l'air de t'avoir attendu (ce qui n'est pas vrai). Mais voilà, les chats t'attendent, dispersés, noirs et blancs, entre les

billots de bois, sous le tas de tôle, dans l'encoignure qui recevra en premier le soleil. Tu comptes de loin cette innombrable portée de guetteurs avachis qui t'offrent leurs yeux mi-clos sans accepter pour autant que tu les caresses. Ce sont eux les vrais maîtres de la ferme, ce sont eux les petits seigneurs de la contrée.

Tu ne peux pas résoudre la question du temps : combien la vie t'en réserve ; combien tu as épuisé de ton quota. Tu as déjà usé près d'un milliard et demi de secondes. Un peu moins de deux mille deux cent quarante-six semaines. Tu dis *brûlé* pour parler des heures creuses. Tu dis *vécu* pour les autres. Mais bref, ce que tu sais, c'est que la vie en soi n'est avare en rien. La terre en soi non plus. Toutes deux ne se retiennent pas de donner, ne connaissent pas ça, les calculs. Par contre, on peut dire qu'elles se font racheter à bas prix, la terre surtout, et qu'on ne fait pas de très bons maîtres, à gaspiller à ce point leur beauté.

C'est à ça que tu penses énormément pendant que tu regardes les chats et les vieux pâturages. C'est à ça que tu pensais quand le mot *lande* a surgi, venu peut-être d'Angleterre ou d'Écosse. Le mot a navigué dans ta bouche. Tu aimerais t'en servir pour désigner ce qui t'entourne, prairies et vallons compris. Le prononcer à la fois te console et t'assombrit. Combien de temps reste-t-il à ces landes avant d'être garrottées ? Combien de temps aux pâturages avant qu'on les rabote ? Te voilà muet à marcher sur des terres qui te font penser à l'avance à des rognures que tu voudrais bien essayer de sauver un peu. Tu regardes tes mains ;

elles te paraissent infiniment inaptes. Pour les chats, par contre, tu ne t'en fais pas ; il en éclôt des tonnes chaque printemps.

Ton souci, ce sont certaines pognes dégoûtantes, très habiles, celles qui fréquentent plusieurs négocees à la fois, prêtes à répudier ou vendre quand ça les arrange, prêtes à des compromissions de toutes sortes pour parvenir à des fins pas racontables. Des histoires moches circulent ; les entendre te file le cafard, tu ne préfères pas. Tu hésites des fois à partir t'isoler. Tu ne sais pas si ça compterait comme un acte de courage ou de lâcheté. Ce ne serait pas une solution à long terme en tout cas et ça ne réglerait pas tout (et la compagnie des hommes te manquerait à un moment donné). Mais ce serait peut-être une alternative temporaire, une décision par défaut, dans l'unique but de reprendre des forces. Tu pourrais prononcer le mot lande autant que tu veux. Ensuite, tu reviendrais parmi les tiens. Mais sans doute qu'au retour la beauté et la laideur t'arracheraient les yeux encore plus.

Il y a trois ans, quand tu as vu la pancarte « à louer » placardée sur un cabanon, tu n'as senti aucune hésitation. Des glands de chêne et un vieux fauteuil en osier traînaient sur le semblant de terrasse. Il y avait de l'unanimité : cette ancienne remise était pour toi, suffirait. Tu t'es renseigné, tu as fait connaissance avec la gréliche qui t'a accompagné sur place une après-midi.

Tu n'avais pas remarqué les problèmes de salpêtre et d'humidité. Tu n'avais pas vu que la lumière

Achévé d'imprimer
par Pulsio Sarl (Paris)
en Communauté Européenne
en avril deux mille seize
pour le compte des Éditions Zoé
composition : Joseph Maye